

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je rais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

[VOL. 5. QUEBEC 16 NOVEMBRE, 1844, No. 39.]

Mélanges Littéraires.

LE CHATELAIN.

(Suite et fin.)

Ulric s'éloigna vivement pour n'être pas surpris. Une demi-heure après, il se hasarda à revenir à son poste d'observation, dans l'espoir de trouver Claire seule avec la digne fermière; mais quel fut son désappointement lorsqu'il s'aperçut que Maurice était déjà rentré, et qu'à son tour Marguerite avait disparu!

Désolé de ce qu'il avait appris, et déçu de toutes ses espérances, il errait au hasard, sans trop savoir ce qu'il faisait, lorsqu'il se sentit heurté par quelqu'un qui marchait en sens contraire; il leva les yeux, et reconnut une vieille voisine des époux Wagner, la créature la plus envieuse et la plus médisante du pays.

Catherine Keller, dont Ulric venait de faire la rencontre, était une vieille fille qui se vantait d'avoir, à diverses époques de sa vie, refusé pour maris tous les jeunes gens, c'est-à-dire les deux générations du village; mais la vérité était que personne n'avait voulu d'elle, et qu'elle s'en vengeait sur tout le monde, et en toute occasion, avec une douceur hypocrite. Sa plus grande satisfaction était d'apprendre un événement fâcheux; le malheur d'autrui la réjouissait, le bonheur de son prochain lui faisait mal. En ce moment, elle n'eut pas plus tôt envisagé Ulric qu'elle s'écria:

— Ah! c'est vous, mon pauvre garçon, dans quelle agitation, bon Dieu! Mais je ne m'en étonne pas; je connais l'effet des grandes passions... par ouï-dire seulement; et la vôtre hélas! est si cruellement contrariée!...

Le jeune homme, sans répondre à Catherine, la salua et voulut passer outre; mais celle-ci avait trouvé sa victime et n'était pas disposée à la lâcher.

— Je ne sais en quoi vous avez déplu au père Wagner, mais il ne veut plus entendre parler de vous; il est vrai que son futur gendre a tant d'avantages!...

— Vous le connaissez? demanda Ulric en s'arrêtant.

— Ah! je savais bien que je me ferais écouter! Que je vous plains, mon cher Ulric! un jeune homme si honnête, si beau, car sous vos habits de paysan vous êtes mieux que votre rival; mais, en revanche, il possède un château!...

Un château, mon cher, c'est un vrai talisman, non seulement sur l'esprit des pères, mais aussi sur le cœur des jeunes filles. Je les connais... l'espoir de devenir baronnes, propriétaires, que sais-je ?

— Mais, au nom du ciel, de quel homme parlez-vous ?

— Vous ne le savez pas ?

— Eh non ! vous me faites mourir.

— C'est le jeune Albert de Vorn.

— Quoi ? ce riche et élégant gentilhomme !...

— Vous m'y faites penser ; en effet, il ne manque pas d'élégance ; c'en est assez, dans sa position pour tourner la tête aux filles les plus sages...

Sans écouter plus longtemps l'infamale vieille, Ulric se mit à courir comme quelqu'un qui a pris une soudaine détermination ; on le vit sortir du village, et ce ne fut que deux heures après qu'il revint s'attabler avec son ami George.

Le lendemain il avait disparu, et l'on s'épuisa en conjectures sur sa fuite.

George, de son côté, avait quitté le village, et portait à son banquier une somme considérable en échange de la 12^e série de la loterie de Francfort. Huit jours après les scènes que nous venons de raconter, la ville de Francfort était en émoi pour le tirage de la fameuse loterie du château d'Utternheim. Cependant l'heureux possesseur de ce domaine ne devait pas être connu le même jour, et la première opération consistait seulement dans le tirage de la série à laquelle appartiendrait le numéro gagnant. De tous les environs il était venu à Francfort une foule de personnes avides de connaître sans retard le résultat de la première journée. Parmi les plus affairées, on distinguait la vieille voisine des fermiers, l'envieuse et acariâtre Catherine Keller, qui était accourue dans des intentions tout-à-fait conformes à son caractère. En effet, peu de temps après la rencontre qu'elle avait faite d'Ulric, elle avait vu passer près d'elle le fermier Maurice et l'avait suivi, sans qu'il s'en aperçût, jusqu'à l'auberge du *Soleil d'Or*. Le fermier y était entré, et n'avait reparu qu'un quart d'heure après, avec un individu qui, pour lui faire honneur, l'accompagna jusqu'à la porte. L'obscurité n'était pas tellement épaisse que Catherine n'eût reconnu George, l'orateur de la place publique ; et lorsque Maurice, l'ayant quitté, se disposait à regagner sa ferme, elle se trouva inopinément en face de lui. Surpris ainsi presque en flagrant délit, Maurice ne put nier qu'il ne fût venu chercher un bon nombre de billets de loterie, en échange de ses épargnes, dans l'espoir de gagner pour sa fille une dot qui la mît au niveau d'Albert de Vorn. Du reste, il recommanda la discrétion à Catherine, si bien que celle-ci, n'osant enfreindre cette défense, et brûlant pourtant de colporter la nouvelle, se tint renfermée pendant plusieurs jours, non sans de grands efforts sur elle-même ; puis elle partit pour Francfort afin d'assister au tirage des séries, sacrifiant quelque argent à ce voyage, quoi qu'elle fût avare, pour avoir le plaisir de venir la première chez son voisin lui annoncer qu'il avait perdu.

Mais le ciel déjoua ses méchantes pensées, car le numéro 12 sortit de l'urne.

C'était celui de la série où le sort devait ensuite choisir son favori, et l'on se rappelle que la douzième série était la même que George avait colportée. Maurice qui lui avait acheté un certain nombre de billets, venait donc d'acquérir des chances magnifiques : quel désappointement pour la bonne voisine ! Elle craignit de se tromper une seconde fois dans ses prévisions, si elle attendait le tirage définitif, qui était remis à la huitaine : aussi s'épargna-t-elle de nouveaux frais de séjour à Francfort, et retourna-t-elle dans son village, lentement il est vrai et de manière à ce que le fermier n'apprit, que le plus tard possible, le coup de fortune qui lui était survenu. Elle ressentit cependant une satisfaction bien douce, lorsque, à peine arrivée à la ferme, elle rencontra justement la personne à qui cette nouvelle pouvait causer du chagrin.

—Eh bien, ma chère petite, dit-elle à Claire qu'elle prit en particulier, il faut vous réjouir, vous avez les plus belles chances du monde d'épouser un jeune seigneur ; oui, mon enfant, le sort va peut-être vous rendre digne de l'alliance du baron d'Albert de Vorn. On prétend qu'il vous aime et même qu'il vous courtise ; on assure qu'il n'était arrêté que par votre pauvreté, le noble jeune homme, car il aime aussi l'argent, mais, Dieu merci, tous les obstacles peuvent s'aplanir ; et si votre sort, ce sera le brillant Albert de Vorn qui se trouvera trop heureux de recevoir la main d'une des plus riches héritières d'Allemagne.

Claire, toute tremblante, la laissait dire, ne comprenant rien à ce langage, si ce n'est qu'elle était exposée à un malheur ; et quand la vieille lui eut expliqué ce grand sujet de joie et d'espérance, elle courut se renfermer dans sa chambre pour y pleurer en liberté, faisant des vœux contre la fortune qui menaçait de l'élever au dessus d'Ulric.

Pendant Maurice était déjà informé de son premier succès : ivre de joie et ne pouvant se contenir, il entra chez sa femme, et s'écria en frappant du poing sur la table :

—Marguerite, tu seras une grande dame !

—Plait-il ? demanda la fermière en se levant.

—Un château, une baronnie, des bassins, des fontaines, et de grands parcs, et de vastes écuries, des laquais sans nombre et une riche vaisselle ; tous les jours grande chère ! du gibier à discrétion ! Réjouissons-nous, prépare la table, va au marché acheter des perdrix, et buvons du vieux vin du Rhin à mon triomphe !

Marguerite le crut fou.

—Mais qu'as-tu donc ? lui dit-elle.

—C'est que tu ne sais pas, répondit-il, quelle heureuse inspiration le ciel m'a envoyée la semaine dernière ! que j'ai bien fait de la suivre ! j'en avais honte pourtant, et c'est pour cela que je ne t'en avais pas parlé ; si j'avais échoué, tu n'en aurais jamais rien su...

—Enfin, de quoi s'agit-il ?

—Tu te rappelles cet honnête colporteur de loterie, ce George...

—Eh bien ?

—Je lui ai pris trente billets.

—Toi ! s'écria la fermière avec un trouble bien visible. Comment, tu as eue l'idée...

—Une excellente idée, car mes chances sont devenues superbes, et les numéros que j'ai choisis appartiennent à la série qui vient de sortir au tirage de Francfort.

—Ah ! reprit Marguerite toute tremblante, et cette série, c'est...

—La douzième.

—Ciel !

La fermière pâlit et se trouva mal, aux cris de Maurice sa fille accourut et la voisine aussi. On s'empressa autour de Marguerite, on lui jeta de l'eau sur les tempes, enfin on parvint à la ranimer. Dès qu'elle fut remise, Maurice voulut savoir la cause de l'état où ses paroles l'avaient jetée, et elle lui répondit timidement :

—Pardon, Maurice ; c'est qu'à ton insu, moi aussi j'ai vu George, moi aussi j'ai cédé à la tentation de devenir riche et noble, moi aussi je lui ai pris trente billets de la même série.

A cet aveu, le mari demeura stupéfait, et la voisine faillit tomber à la renverse.

—Quoi ! sans me consulter ! s'écria Maurice ; vous vous permettez de me faire concurrence !

—Moi ou un autre, dit Marguerite, qu'importe ?

Le fermier se ravisa, et envisageant la question de sangfroid.

—Parbleu ! dit-il, nous serions bien fous de nous disputer quand les chances de bonheur son doublées pour nous ; notre ménage en possède les deux tiers, et le ciel ne voudra pas nous avoir donné tant d'espérances pour les rendre illusoires. Oui, comme je te le disais, Marguerite tu seras grande dame par moi, ou je deviendrai par toi un opulent gentilhomme. A qui de nous deux en reviendra l'honneur ? qu'importe ! nous jouirons également de notre bonne fortune, ou plutôt, de celle de notre enfant.

—Oui, dit la mère, si c'est moi qui gagne, la chère enfant sera heureuse.

—Et de même si c'est moi ; elle sera de niveau avec les plus grands personnages ; elle pourra épouser Albert de Vorn.

—Que dis-tu, Maurice ? elle aura assez de richesses et d'honneurs pour les partager ; elle pourra épouser Ulric.

—Je lui défends, s'écria le père.

—Et moi, répliqua Marguerite, je ne lui cède le château que pour lui donner le droit de choisir son mari.

—Si je la fais baronne, c'est pour qu'elle m'obéisse.

—Enfin, le château vient de mes épargnes.

—Je l'ai acquis avec les miennes.

—Vous n'aimez pas votre enfant.

—Je n'entends pas qu'elle se mésallie.

—Maurice, c'est mal d'oublier ce que vous avez été.

—Marguerite, n'oublions pas ce que nous sommes.

Déjà la querelle commençait à s'échauffer, déjà l'aigreur des reproches succédait à la discussion, et la voisine attisait le feu.

—Oui, disait-elle tout bas au mari, faites valoir vos droits, montrez de l'énergie, l'alliance que vous proposez est la seule convenable, c'est le mari qui doit apporter un titre à sa femme, et non la femme à son mari. Les deux fortunes réunies d'Albert et de Claire formeront un magnifique patrimoine, et vos petits enfants seront égaux à des princes.

—Ma voisine, disait-elle à l'oreille de Marguerite, tenez ferme, et n'abandonnez pas les droits de cette pauvre petite ! Ils s'aiment tant, ces chers enfants ! c'est bien le moins pour nous autres pauvres femmes, qu'en disposant d'un château nous puissions aussi disposer de notre cœur.

Maurice et Marguerite, ainsi animés, étaient plus loin que jamais de s'entendre ensemble, quand une parole de bon sens fut dite par Claire avec un accent d'espoir plutôt que par crainte :

—Mais si vous n'aviez le château ni l'un ni l'autre ?

Les deux adversaires rentrèrent en eux-mêmes, ils reconnurent qu'ils avaient été un peu trop loin en disposant d'un bien qu'ils ne possédaient pas encore, et ils se calmèrent tout-à-coup. La première chose qu'ils firent fut de se débarrasser de la vieille voisine ; puis ils ordonnèrent à la jeune fille de se retirer dans sa chambre. Restés seuls, ils tombèrent aisément d'accord, et la conclusion de leur entretien fut que, si le billet gagnant faisait partie des trente premiers numéros achetés par Maurice, Claire devrait accepter pour époux, Albert de Vorn ; si, au contraire, l'un des trente numéros suivants était amené par le sort, la fermière, à qui ils appartenaient, donnerait sa fille à Ulric, en cas toutefois que l'on parvint à le retrouver.

Ceci réglé, les huit jours s'écoulèrent dans une anxiété que l'on peut comprendre. Ce qui était en loterie, ce n'était plus le château seulement, c'était le bonheur de Claire et tout son avenir.

L'époque fatale arriva ; cette fois Maurice avait fait le voyage de Francfort ;

Il voulut assister au tirage quoique le cœur lui battît à fendre sa poitrine; enfin il entendit publier le numéro 61.

Quel coup de foudre! sa femme et lui étaient porteurs des soixante premiers billets.

Il faillit se trouver mal, et revint le désespoir dans l'âme porter cette triste nouvelle à Marguerite, qui la reçut avec plus de résignation que lui, malgré les consolations hypocrites de l'officieuse voisine. La moins affligée de la famille, ce fut Claire, qui, voyant son père appauvri à la fois et de ses espérances perdues et de ses épargnes sacrifiées, ne craignit plus le mariage dont on l'avait menacée, et se félicita en secret d'avoir échappé au danger.

Le lendemain matin, la famille rassemblée, après un bien triste déjeuner, fut fort étonnée de voir entrer le colporteur George. Avant qu'ils se fussent informés de l'objet de sa visite, celui-ci leur adressa quelques compliments de condoléance sur leur déconvenue, puis il leur demanda la permission de leur présenter le nouveau baron d'Utternheim, qui désirait leur offrir quelques consolations.

La plaisanterie parut fort mauvaise au vieux Maurice; déjà il se disposait à chasser le colporteur, lorsqu'il vit sur le seuil de la porte un jeune militaire qu'aussitôt il reconnut.

—Ulric, s'écria-t-il, Ulric dans ma maison! Qu'y vient-il faire? Veut-il aussi jouir de mon malheur? me railler? ou espère-t-il profiter de ma position pour rentrer en grâce auprès de moi? Non, non, qu'il s'éloigne, que je ne le revoie jamais, ou je ne réponds pas de ma colère.

Claire se jeta au-devant de lui, tout effrayée.

—Prenez garde, lui dit George; ce n'est pas ainsi qu'on parle à un baron.

—Un baron! s'écria Maurice, qui recula de trois pas.

—Je le suis, répondit le soldat en s'avancant dans la chambre, au milieu de la famille stupéfaite.

—Depuis quand?

—Depuis hier. C'est moi qui ai gagné le château.

—Vous, avec quel argent, bon Dieu?

—Avec le prix de mon enrôlement. J'ai pris trente billets, les derniers que vous m'avez laissés. Si j'avais perdu, j'aurais été me faire tuer. J'ai gagné, je rachète ma liberté pour la consacrer au bonheur de Claire; si toutefois, ajouta-t-il en souriant, vous ne dédaignez plus mon alliancé.

Qui pourrait peindre cette scène, la joie de madame Wagner, la confusion de Maurice et les actions de grâce de la jeune fille?

La noce se fit un mois après dans le château du baron Ulric. George y figurait parmi les invités, et ce fut pour lui une heureuse occasion de distribuer les billets d'une autre loterie à beaucoup de convives alléchés par l'exemple de la fortune du maître. Si les deux amants furent heureux, pourquoi le demander, puisque la vieille voisine mourut de chagrin l'année suivante?

N. FOURNIER.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 16 NOVEMBRE, 1844.

Les élections qui viennent d'avoir lieu ont occasionné une foule d'anecdotes plus ou moins drôlatiques. On en raconte entr'autres sur l'élection de Portneuf, quelques unes dont le candidat ministériel, qui n'a pu trouver 3 électeurs pour de

mander à haute voix un poll, est le héros ; nous les répéterions à nos électeurs si notre journal ne craignait de se transformer en chronique scandaleuse,.... et puis on pourrait nous avoir trompé.... l'on est si méchant, si méchant au village !

Tout le monde ne connaît pas les fameux discours prononcés à plus ou moins de portails d'église par l'infortuné candidat qui verse ses douleurs dans les entrailles du *Canadien*, journal éminemment sage qui reproche patriotiquement à M. Morin de faire perdre un vote au pays par sa double élection, mais qui n'aurait nulle vergogne à en faire perdre un autre par l'annullement de celle de Mr. Drummond ; baste ! il ne s'agit point de cela, mais des anecdotes électorales amusantes et les inconséquences de notre grave doyen le sont fort peu.

Tout le monde connaît le discours où le *Gentleman of very high standing & influence* du comté de Portneuf, de la façon du *Herald*, expliqua la crise ministérielle comme suit : —

“ On vous a dit, Messieurs que les ministres s'étaient démis volontairement de leurs fonctions à propos du gouvernement responsable ; eh bien, messieurs, il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que les gazettes ont dit ; c'est le gouverneur qui les a jetés à la porte et je vas vous raconter ça comme je le tiens de la bouche même de son Excellence avec qui j'ai eu l'honneur de dîner il n'y a pas long-tems. Il faut vous dire donc, Messieurs, que Sir Charles Metcalfe qui est bien à ma connaissance le meilleur homme du monde ; ça n'a pas plus de malice qu'un enfant à la mamelle : par exemple ça ne se laisse pas piler sur les orteils ; trédié ! c'est comme s'il y avait des cors ! Or voici comment la grande bisbille est arrivée :

Un jour sir Charles Metcalfe invite à dîner les ex-ministres à sa propre table ; voilà qui vous montre qu'il ne les traitait pas si mal que ces beaux messieurs veulent bien vous le dire ; je peux vous en parler savamment moi puisque j'ai dîné moi-même avec Son Excellence, et si vous aviez vu rouler les jambons, le fromage, les omelettes, enfin les mets les plus recherchés ! et puis les vins anglais et la meilleure bière de Porto, enfin un brêdâ du tonnerre ! qui, ça ne me surprend pas qu'ils se mettaient ronds quelquefois ; j'en aurais bien fait autant, quoique ça ne soit pas mon faible. Pour lors après le dîner chacun voulait s'en aller, excepté M. Lafontaine qui se rendait maître de la maison comme s'il avait été chez lui. Il dit aux autres : Fumez donc ! fumez donc ! il n'y a rien qui nous presse ; c'est aujourd'hui Dimanche ! Comme de fait ; il fait venir des pipes, du tabac pour eux autres et des cigares pour Son Excellence ; ça vous crachait sur les tapis sans cérémonie, comme vous feriez vous-mêmes, bande d'habitans. Au bout d'un bout de tems M. Lafontaine qui était rodomond comme tout dit au gouverneur : “ Charlot, oui messieurs, il poussait la familiarité jusque-là, Charlot fais venir le coffre public ! ” Son Excellence fit une certaine grimace ; mais n'importe, il voulait voir à quoi ces gens-là voulaient en venir. Il fait donc signe à un domestique qui au bout d'un moment revient chargé comme un âne, portant sur son dos le grand coffre du trésor public. Son Excellence tire une clé de sa ceinture ; cri, crâ ! il ouvre le coffre. Eh bien messieurs vous ne croiriez jamais ce que ces ministres firent ; dès qu'ils virent les paquets d'argent, la tête leur tourna, ils plongèrent les mains dans le coffre et emplirent leurs poches ; l'un prit cinq cents louis, l'autre huit cents, l'autre mille ; M. Lafontaine pour sa part n'était pas content de deux mille louis ; il voulait y retourner mais le gouverneur furieux de voir un pareil brigandage, crie d'une grosse voix : Ça ne peut pas faire, faut arrêter ce commerce-là ! ” et bring ! brang ! il referme le coffre et dit à ses ministres : “ Allez vous faire pendre ailleurs ! vous n'êtes plus à mon service. ” Et ceux-ci s'en vont tout penauds raconter à la chambre un tas de menteries contre Son Excellence.

“ Voilà messieurs les électeurs comment les choses se sont passées. Eh bien

vous avez de la peine à comprendre, pourquoi ces ministres, des canadiens, en agissaient ainsi ; il y a bien peu de personnes qui connaissent le fin fond de cette affaire-là ; moi je peux vous en dire quelque chose et je vas le faire parceque je sais que vous êtes des électeurs éclairés et indépendants, qui ne voudraient pas élire des gens comme les ex-ministres qui ont tant de portes de derrière. Voici la chose et vous n'en pouvez douter ; vous savez qu'en ma qualité de magistrat je suis sous serment et que j'ai juré de dire la vérité, toute la vérité et même plus que la vérité ; or vous pouvez me croire quand je vous révélerai l'important secret en question et qui n'est connu que des grands personnages d'importance seulement :

“ Lors de la capitulation de la cité de Québec monsieur de Ramsay passa un papier par lequel il était entendu que le roi d'Angleterre prenait du gouvernement français le contrat de gouverner le pays pendant quatre-vingt dix-neuf ans et un jour et que passé ce temps là le pays redeviendrait français ou américain si le contrat n'avait pas été rempli selon les conditions. Vous voyez tous à présent la dérive des trains, des troubles, de la rebellion et de la crise ministérielle ; les ex-ministres sont tous des gens payés par les américains pour faire manquer le contrat et faire en conséquence tomber le pays dans leurs pattes.

“ Vous n'y consentirez jamais, n'est-ce pas, mes compatriotes ; vous n'élirez que des gens fidèles à la reine ; des gens qui n'ont pas besoin de l'argent des américains ; pour moi qui ai déjà servi dans les armées de sa majesté je sais ce que c'est que la fidélité et j'aimerais mieux mourir que de voir mes concitoyens mettre le pays en danger. ”

L'orateur fut interrompu par les auditeurs qui le culbutèrent de la tribune où il s'était établi et faillirent l'étouffer au milieu d'eux, au grand risque de laisser la patrie courir à sa perte.

Si tout ceci s'était passé au Monomotapa nous aurions prié le *Canadien* de republier le discours qui précède ; cela aurait expliqué mieux à ses lecteurs le non-succès de Mr. Dufresne que les affidavits de quelques dupes qui ont envie peut-être d'aller avec lui goûter aux somptueux jambons de Son Excellence le gouverneur-général.

L'élection de Mégantic, à ce qu'il paraîtra fourni sa part de drôleries. Les candidats ont lutté d'adresse et de tonnes de bière. C'était un moyen comme un autre de se faire mousser. La lie des électeurs de l'endroit fit une fête sanapareille et celui des candidats qui ne pouvait se livrer à ces magnificences écumait de rage. Il était temps que l'élection prît fin, car les esprits étaient tellement aigris et la fermentation se trouvait portée à un tel degré que l'on craignait une explosion. Heureusement que tout s'est assoupi par la proclamation de l'honorable Dominique Daly, auquel on a fait un magnifique triomphe dans la *Gazette de Québec* et le *Mercury*. A propos on nous dit que dans une localité du comté de Mégantic où un surcroît de bière avait rendu les gens plus coulants encore qu'ailleurs, quelques électeurs qui avaient oublié le nom des candidats qui les avaient abreuvés, répondirent à l'officier rapporteur qui leur demandait : Pour qui votez-vous ? — Pour l'homme du quart plein ! (Il faut qu'on sache qu'alors la bière manquait à l'un des candidats.)

Un monsieur de cette ville dans une discussion où quelqu'un prétendait que des cheveux blanchis prématurément étaient un signe de haute préoccupation d'esprit, faisait remarquer qu'il avait les cheveux encore noirs tandis que ses favor

grisonnaient. Une dame qui était présente dit que d'après la thèse qu'on venait de soutenir cela pourrait indiquer qu'il avait plus travaillé de la mâchoire que du cerveau.

* * La lettre d'UN NOMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE DISCUSSION a été reçue trop tard pour aujourd'hui ; il est même probable qu'elle ne paraîtra par à cause de quelques personnalités un peu crues et qui nous semblent passer la plaisanterie.

* * UN ELECTEUR DE SAINT-ROCH est peut-être dans la même cas. Toutes ces choses se débattent mieux en famille qu'en public.

* * UN ELECTEUR REPENTANT avance des choses trop sérieuses pour un journal léger et même pour un journal sérieux. Ses plaintes qu'il fait figurer mieux dans une pétition à la chambre d'assemblée ou au bureau de police que dans une feuille publique. Nous lui conseillons de se consoler avec le proverbe italien qui dit : *Laissez faire le diable il se rendra tout seul en enfer.*

Marchand Tailleur.

Le soussigné remercie ses amis et le public de l'encouragement libéral qu'il a reçu d'eux et les informe qu'il vient de recevoir

**LES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER,
DE PARIS, DE LONDRES ET DE NEW-YORK,**

Ainsi que les coupes qui y ont rapport.

Il a constamment en main un assortiment complet de Draps fins double foulés, Draps de Pilote de toutes couleurs et à la mode, Draps de Custor de différentes qualités et couleurs, Kerseymeres de toutes sortes. Aussi pantalons de Vestes ; avec un assortiment étendu des meilleures fouritures.

Le soussigné espère par les conditions avantageuses qu'il offre son établissement par sa ponctualité et son empressement à satisfaire aux demandes qui lui seront faites mériter plus que jamais le patronage public.

Les commandes qui lui seront faites seront exécutées sous le plus court délai et à des prix modérés.

EDOUARD THIVIERGE.

No. 14, rue du Pont, Faubourg St. Roch.

Québec, 31 octobre 1844.